

HISTOIRE DE WILLIAM L'INDEFINI

Lorsque le tout fraîchement ordonné révérend Murdoch Soulis dut choisir son premier emploi, il se décida pour la pension Blue Mills, dont les jeunes ouailles formeraient, pensait-il, l'auditoire le plus à même d'assimiler le savoir et les idées libérales dont il était empli, et qu'il tenait à faire partager – de plus vieux et avisés paroissiens auraient dit : qu'il voulait imposer. Blue Mills relevait de ces Charity Schools, appelées également écoles de Manteaux Bleus, vivant de la solidarité publique, vouées à offrir aux enfants les plus pauvres, souvent des orphelins, un rudiment d'éducation. Celle-là présentait en outre la particularité de servir d'internat. Des rumeurs entouraient à l'époque la pourtant vénérable institution, lendemains d'une nuit de janvier 1845 durant laquelle on avait vu en repartir en fiacre un individu encadré de deux infirmiers en blouse blanche – vers l'asile d'aliénés de Bedlam, affirmait-on.

Murdoch avait un caractère bravache à faire fi des racontars. De plus, l'accueil du directeur de l'établissement, un vieillard amène, à la barbe blanche, étonnamment complaisant, opinant à la moindre remarque, acquiesçant au moindre désir, aux principes simples et naturels, aurait suffi à balayer ses derniers doutes, s'il en était resté.

Le presbytère flanquait une large cour plantée d'un châtaigner majestueux, à l'opposé des dortoirs où s'alignaient des lits rudimentaires. Pressé d'y prendre ses quartiers, Murdoch entreprit d'évacuer les rayons poussiéreux encore chargés des nombreux catéchismes de son prédécesseur, brutalement décédé à l'âge de soixante-dix ans d'une crise d'apoplexie. Son attention fut attirée par une chemise cartonnée soigneusement fermée de trois rubans de chanvre aux ourlets incarnats, sur le devant de laquelle une étiquette indiquait : « Histoire de William - A n'ouvrir qu'après ma mort ». Suivait la signature du défunt pasteur : Balfour ¹.

« J'eus le singulier privilège de recevoir les employés de l'asile de Bedlam quand ils se présentèrent et demandèrent William. Essayer de dénouer les fils de cette intrigue incroyable exige de remonter bien plus avant, le matin où la première fois le garçon passa la grille des Blue Mills. Il devait être âgé de quinze ans environ, nul ne sait comment il se trouva à sarcler le chou en compagnie de notre jardinier M. Raeburn, comme s'ils s'étaient toujours connus. Midi venu, bien qu'il n'en demandât rien, on l'accepta au réfectoire, mêlé aux autres pensionnaires. Dès lors, il fut des nôtres.

¹ Le récit qui va suivre est en un dialecte écossais qu'affectionnait le révérend Balfour. On n'a pu faire passer dans la traduction tous les particularismes de cette évocation. (N.d.T.)

Passées quelques semaines, sœur Elisabeth s'avisa de sa culotte percée et conjectura qu'une créature devait exister sous la culotte. Décrotté et plus déceimment vêtu, cheveux coupés, il lui parut plein de charme. Lorsqu'elle s'enquit de son prénom, il la gratifia d'un sourire exquis, à la fois subtil et ingénu, et ne répondit pas. Sans qu'il en eût les traits marqués au couteau, la silhouette massive, le regard déterminé, encore moins les années, il lui rappela son neveu William, comme reflété tout à coup devant elle en un étrange miroir, parti au Siam pour une mission importante et destiné à y demeurer. Mue d'une impulsion soudaine, elle annonça qu'il se nommerait William.

Chaque soir après les cours, durant de nombreux mois, il la rejoignit, l'aidant à quelque menue tâche, l'écoutant surtout. Quoiqu'il parlât peu, on aimait à se confier à lui, par un mot il sollicitait les aveux, par une remarque anodine relançait la conversation. Il devint vite indissociable de notre collectivité.

J'observai sa curieuse facilité à renvoyer à tous l'image qu'on espérait de lui, faisant siens les mots, les manières, les pensées de qui le côtoyait. Cette sensationnelle faculté spéculaire le désignait pour intégrer la troupe du Blue Mills Theater, que je présidais. Il ne s'y refusa pas, mais ne brilla jamais ainsi que je l'escomptais : c'est de la vie qu'il tenait ses rôles, la fiction l'indifférait.

Le temps passait. William eut dix-sept ans, âge auquel d'ordinaire les pensionnaires quittent Blue Mills, placés dans les usines ou les bureaux des faubourgs voisins. De Raeburn à Elisabeth, des cuisiniers aux professeurs, on s'émut du vide qu'il laisserait ; de son côté, il ne montrait aucun empressement à affronter le monde. En petite délégation, inventant des fonctions qui justifieraient qu'il restât, on alla plaider sa cause auprès de l'intendant principal, M. MacKellar, qui, lui aussi séduit de longue date, se retrouvant inexplicablement en ce jeune homme tel qu'il avait été bien des années auparavant, ne demandait qu'à être convaincu. William demeura.

Insensiblement, il se transforma dès lors en un factotum de tous les instants, un second MacKellar. Ce dernier s'effaça avec grâce, on s'habitua à ne consulter que William. Il décidait des horaires, des répartitions des cours, de l'organisation dans les chambrées, des menus ; il jugeait de qui, professeur aussi bien que fournisseur, méritait qu'on l'emploie ou qu'on le congédie ; il approuvait ou ajournait les excursions du dimanche. Inévitablement, sa route devait croiser celle de Lady Sterne.

M. Sterne avait opté, vingt ans plus tôt, sortant de l'université, pour une carrière de banquier à la Mining Bank of Scotland, à Edimbourg. Son excellente éducation et une

vie simple et rangée lui avaient gagné le respect de ses supérieurs, si bien que rapidement son salaire avoisina les quatre cents livres par an. Quoique modérément affriolant de sa personne, il fut bientôt catalogué par la bonne société comme un *beau parti**, une *main à prendre** comme l'on disait. Au cours d'une soirée, on s'arrangea pour lui présenter Miss Roubaud, Clara, jeune fille belle et bien née, de quinze ans sa cadette, suffisamment étourdie pour n'anticiper dans une union avec le morne commis que l'agrément des chapeaux de soie et des parures qu'il lui permettrait d'acquérir. Hélas, à peine la cérémonie du mariage terminée éclata le scandale mémorable des Golden Highlands, et Sterne fut accusé d'avoir fermé les yeux sur de répréhensibles transactions. Il abandonna sa charge et accepta le poste de directeur des Blue Mills, dans les environs de Londres, où la rumeur de ses malversations présumées ne l'avait pas précédé. Clara lui tint-elle rigueur de ce déclassement ? Ou la fadeur de son époux lui apparut-elle enfin ? Toujours est-il que très vite elle s'éloigna de lui, malgré les attentions et certainement l'amour qu'il persistait à lui porter.

C'est donc une femme déçue que William rencontra. Elle vit en lui l'homme qu'elle voulait voir : incarnation des héros romantiques dont elle était entichée depuis qu'elle avait trouvé refuge dans la lecture, Beppo, Ivanhoé, surtout Barry Lyndon, qui paraissait à l'époque en feuilleton dans le Fraser's Magazine. Parfois, au contraire, elle envoyait sa gaieté candide, le brio avec lequel il conduisait les affaires de la pension, l'attraction qu'il exerçait sur chacun et dont chacun exultait. Reflet inversé de son terne mari, il finit par la séduire tout à fait. Elle ferma sans pardon la porte de sa chambre à son pitoyable conjoint, qui déjà souffrait qu'elle fût si rarement ouverte.

Si Sterne avait pu s'accommoder de cette nouvelle infortune, le drame du 31 janvier et l'internement à Bedlam auraient été évités. Tel n'était pas son tempérament. Il imagina regagner l'estime de Clara par une fermeté virile à l'égard des employés. Le plan n'était pas mauvais, mais son exécution difficile : comme chacun prenait ordre de William qui se montrait gestionnaire juste et avisé, il fut contraint en contre-pied à des décisions incongrues et baroques qu'il jetait sans pourparlers ni explications. Au mieux on l'ignora aimablement, comme on tolère un vieillard gâteux : Elisabeth s'obstina à marquer les plis des chemises sur le devant, comme elle l'avait toujours fait ; Raeburn ne sema pas de navets, racine qu'il avait en horreur ; et le rôti de porc à la menthe perdura au menu dominical. Au pire, on prit ombrage.

* *En français dans le texte, comme tous les mots suivis d'un astérisque.*

Sterne déconfit constata la vanité de son calcul. L'idée d'un stratagème plus concluant lui vint d'un charpentier embauché pour quelques heures afin de remplacer les pommeaux en chêne des escaliers. L'ouvrier, une fois son travail terminé, pour en obtenir le règlement, s'était adressé à MacKellar, qui l'avait renvoyé vers William. Ainsi, réalisa l'ancien banquier, traites et chèques sont signés de l'usurpateur ! Résolu à employer les grands moyens, il se rendit au poste de police de Soho, et exigea l'arrestation du gremlin. C'était un mardi ; le mercredi, un officier se fit annoncer aux Blue Mills. Accueilli par Sterne, il fut introduit successivement chez William, puis chez Clara. La teneur de la longue conversation qu'ils eurent ensemble, exactement je ne saurais l'énoncer. J'entendis seulement le policier, au moment où il repartait, tranquilliser Sterne et lui certifier que dès le lendemain, justice serait faite.

Le jeudi donc, tandis que la nuit tombait, comme je l'ai déjà dit j'ouvrais notre portail à deux gaillards en blouse blanche sortant d'un fiacre sans fenêtre, qui demandèrent William. Précisément, ce dernier venait à notre rencontre, accompagné de Lady Clara. Plus en retrait accourait également M. Sterne. Le premier des infirmiers l'écarta gentiment, cependant que l'autre nous expliquait les progrès de l'aliénisme, les soins diligents et modernes prodigués à Bedlam. Alors je compris. Sterne abasourdi n'eut aucune réaction lorsque les deux hommes l'emmenèrent.

Je n'avais pas cillé ce soir-là, pas plus que ne se récrièrent plus tard les résidents des Blue Mills. Quels qu'aient été les dons de William pour le mimétisme, je suspecte que personne ne fut dupe de la substitution. Nul n'en parla jamais. Chacun sans doute y trouva son propre contentement. Bien que depuis il fasse un parfait Sterne, William continue de se faire appeler William. »

Tout laisse à penser que le révérend Murdoch Soulis quitta Blue Mills aussitôt après avoir lu cette narration. On retrouve sa trace dès l'année suivante dans la marécageuse vallée de la Dule, où d'autres aventures l'attendaient ¹. Pourquoi, à l'instar de son prédécesseur le pasteur Balfour, décida-t-il de taire encore cette vérité dont il était détenteur, et laissa-t-il Sterne croupir parmi les aliénés de Bedlam ? L'histoire ne le dit pas. La réponse se trouve peut-être dans le livre « Appearance of Evil and Good - Mimicry ² » qu'il entreprit d'écrire dès 1872, et qui l'occupa jusqu'à la fin de ses jours. Mais l'ouvrage ne parut jamais.

¹ voir Janet la Torte, aux éditions du Cachou (N.d.T.)

² Semblances du Mal et du Bien - Mimétismes (N.d.T.)